

À propos des Irlandais...

Pierre Chaloult

Volume 3, Number 1, Spring 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

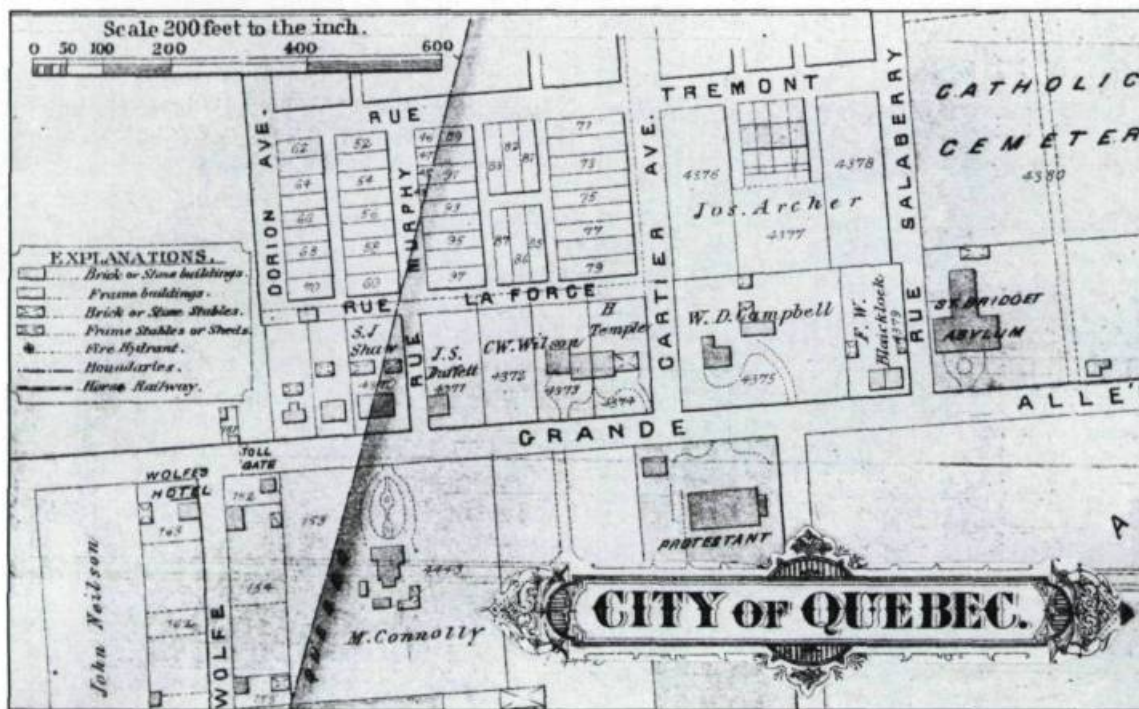
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaloult, P. (1987). À propos des Irlandais.... *Cap-aux-Diamants*, 3(1), 13–15.



Plan illustrant le secteur où habitaient les Irlandais catholiques et les Anglo-protestants. Quelques rues ont été anglicisées: la rue Frémont deviendra Aberdeen et la rue La Force, rue Saunders. (H.N. Hopkins, Atlas of the City and County of Quebec. 1879).

À PROPOS DES IRLANDAIS...

par Pierre Chalout*

Thomas Henri Gleason, auteur d'un rarissime QUEBEC DIRECTORY FOR 1822, relate qu'à la fin des guerres napoléoniennes, soit vers 1815, le pays eut à subir une invraisemblable vague «*prodigious influx*» d'immigration qui déranga énormément ses concitoyens.

Gleason rapporte que l'on dut établir des sociétés de secours dans les principales villes des Provinces britanniques et des Etats-Unis, notamment à Québec où la situation était encore plus inquiétante «*no place suffered more*» que partout ailleurs. D'après l'auteur de cette brochure, à l'hiver de 1817-18 des «*benevolent gentlemen of the mercantile profession*» ouvrirent à Saint-Roch un centre qui, en 1819, devenait la QUEBEC EMMIGRANTS' SOCIETY pour venir en aide à ceux qui voulaient bien s'aider eux-mêmes en travaillant, si capables de le faire.

Les nantis et les autres

La ville de Québec était alors un important centre de commerce de bois et de construction de navires ainsi que la porte d'entrée numéro un des immigrants des îles britanniques. On y avait besoin de débardeurs pour charger et décharger les navires; on y avait besoin d'hommes à tout

faire qui ne demandaient qu'à s'établir là où l'on cherchait de la main-d'oeuvre à bon marché.

Les mieux nantis qui ne faisaient que passer par Québec, allaient s'établir sur des terres ou remontaient jusqu'à Montréal et jusqu'à Toronto ou bifurquaient vers les Cantons de l'Est ou vers la Nouvelle-Angleterre. Les «*autres*» se répandaient comme la vague sur la grève entre le Cap-aux-Diamants et le Fleuve.

Les «*autres*»? Mais oui, les «*autres*» pour ainsi dire les catholiques de la verte Irlande où les riches étaient trop riches, les pauvres trop pauvres et les familles aussi nombreuses que celles des anciens colons de la Nouvelle-France. Or ces Irlandais catholiques ne furent pas mieux reçus à Québec, vers 1815, par les «*Canadiens*» (pour ainsi dire les catholiques de langue française nés en Canada) et les «*Anglais*» (pour ainsi dire tous les autres) que ne l'avaient été les découvreurs de ce pays par les Iroquois de Donnacona, en 1535; que ne l'avaient été les soldats de la Conquête par les Français et les Canadiens de 1759.

* Journaliste retraité et membre de la Société historique de Québec



De 1833 à 1960, l'église St. Patrick située rue McMabon a été le véritable «bome» de la communauté irlandaise de Québec.
(Carte postale, collection Yves Beauregard).

En 1815, «Anglais» et «Canadiens» avaient fait de Québec une inexpugnable forteresse qu'ils étaient prêts à défendre contre ces envahisseurs qui se disaient les compatriotes des Britanniques et les coreligionnaires des catholiques.

«Anglais» et «Canadiens» (surtout ceux de la Haute-ville) reprochaient à ces intrus d'être pau-



Portrait du père Patrick McMabon, un des premiers leaders à se consacrer à la défense des droits des Irlandais. Cette peinture est l'oeuvre de Théophile Hamel. (Photo: Archives nationales du Québec).

vres et sans bonnes manières ce qui n'empêchera toutefois pas les mariages entre Irlandaises et Canadiens, entre Irlandais et Canadiennes desquels naîtront, suivant que la mère sera irlandaise ou canadienne, des Johnson de langue française et des Leblanc de langue anglaise.

Haro sur les étrangers

Marianna O'Gallagher raconte avec humour dans son SAINT PATRICK'S QUEBEC, l'histoire de cette colonie irlandaise et de l'établissement, à mi-chemin entre la basse et la Haute-ville, en dedans des murs sans l'être tout à fait, d'une paroisse autonome dont le curé se voudra pas mal mieux que la doublure anglaise de celui de la Basilique. Elle retrace les faits et gestes des ancêtres de ses compatriotes d'aujourd'hui arrivant à Québec aux alentours de 1815, soit bien avant que la famine de 1847 ne force les Irlandais à s'expatrier. Ils arrivaient à pleins navires à bord desquels on les traitait comme du bétail et, dès qu'ils mettaient pied à terre, on les expédiait dans leur ghetto du Cap-Blanc où les «benevolent gentlemen» de la QUEBEC EMMIGRANTS' SOCIETY venaient les louer à la petite semaine.

Là-haut, les prêtres de l'entourage de Monseigneur et Monseigneur lui-même et les marguilliers de la paroisse-mère et les bourgeois de la fabrique ou de la rue Saint-Louis, juchés sur les Remparts, s'apitoieront sur la mauvaise fortune des ces malheureux catholiques dont la Côte de la Montagne les séparait, sans qu'ils ne cherchent à la descendre ou n'aident ceux d'en bas à la grimper. Bien sûr qu'«on» leur ouvrira les portes de la chapelle de la Basse-ville (Notre-Dame-des-Victoires). Qu'«on» y donnera l'absolution en anglais. Qu'«on» y prêchera même en anglais, si nécessaire, mais à la condition que les Irlandais consentent à ne point sortir du ghetto. Bref, les catholiques de la Haute-ville se recroquevilleront à l'intérieur des murs, tout prêts à les défendre contre la marée irlandaise: ils s'y feront le gros chien qui mord le petit parce qu'il n'ose pas mordre son maître.

En 1820, alors que les Irlandais arrivent massivement à Québec, la population y est à 27 pour 100 de langue anglaise. Elle n'a augmenté que de 1 237 en trente ans. Le simili-curé des Irlandais, Father Patrick McMabon, officiellement «vicaire» à la Basilique, ne cesse de dire à ses ouailles leur droit total et absolu de fonder une paroisse qui ne serait pas celle des catholiques de langue française. Il n'en faudra pas plus pour semer la pagaille à l'intérieur des murs où les laïcs se feront théologiens et les théologiens civilistes. Les uns et les autres s'entendront à dire que ces maudits Irlandais ne veulent rien moins que former un Etat dans l'Etat. L'incommensurable évêque de Montréal, Jean-Jacques Lartigue, s'offrira à combattre ces «étrangers» qu'il devine être des

«séparatistes», voire des «bismatiques» en puissance. Il sera donc tout prêt à les excommunier. Ainsy laissera-t-il écrire dans *La Minerve* du 31 mars 1831: «Comme si ces étrangers, parce qu'ils sont d'outre-mer, devaient en arrivant bouleverser nos us et coutumes au lieu de s'y conformer.»

Les Sons of Irland

Les Irlandais n'en continueront pas moins à se répandre et à proliférer sur tout le territoire de leur nouvelle patrie: du Cap-Blanc de leur misère collective, jusqu'au faubourg Saint-Jean. La Côte de la Montagne leur étant interdite, ils franchiront la muraille (comme s'ils n'étaient que de passage chez les Anglais) par la porte de la Côte du Palais (ancienne rue des Pauvres ou rue Saint-Nicolas) d'où ils s'infiltreront dans les ouvrages et postes militaires des alentours. En 1833, ils élèveront, rue Sainte-Hélène (aujourd'hui rue McMahon) leur première église qui ne deviendra toutefois paroissiale dans toute l'acceptation du terme que vingt-trois ans plus tard. «On» s'efforcera de les empêcher d'atteindre la rue Saint-Jean, la Côte de la Fabrique, la rue Buade et la rue Sainte-Anne sans y réussir tout à fait. Ils se glisseront sur la rue des Anges (aujourd'hui McWilliam) et sur l'ancienne rue d'Aiguillon (aujourd'hui rue Elgin). Ils ressortiront par la porte Saint-Jean (rebaptisée St. John) jusqu'à la rue Nouvelle, aujourd'hui Saint-Patrice après avoir été St. Patrick. Ils y rayonneront dans tout le haut du faubourg, entre la rue Saint-Jean-hors-les-murs et la Grande Allée.

En 1860, Québec abritera 17 pour 100 d'Anglo-Ecossais et 23 pour 100 d'Irlandais, soit 83 pour 100 de catholiques et/ou 40 pour 100 d'anglophones. Mais ni les uns ni les autres pourront se passer des Irlandais qui auront de moins en moins besoin de qui que ce soit pour devenir maîtres chez eux. Jean-Charles McGee nous les présente en pleine campagne électorale de 1857 alors que le ministre Charles Alleyne venait de faire appel aux Sons of Irland pour soutenir sa candidature dans le quartier Saint-Jean-Baptiste et mettre la main sur le très officiel «livre de poll». Résultat de cette opération: un mort, des bras, des jambes, des gueules cassées et deux fois plus de votants que d'inscrits sur les listes. Des votes pour Charles Alleyne mais aussi pour un peu tout le monde: pour le premier ministre de Grande-Bretagne, Lord Palmerston; pour l'ancien gouverneur du Canada, Lord Elgin; pour l'empereur Napoléon III et pour l'illustre patriote Irlandais, Daniel O'Connell.

L'auteur de la «*Petite histoire de Québec*», le bon docteur Albert Jobin, affirme pour sa part, que «pendant près d'un siècle, les Canadiens et les Irlandais ont vécu comme chiens et chats. Y avait-il une lutte électorale, car les Irlandais briguaient souvent les suffrages populaires, c'était l'occasion de bagarres souvent sanglantes. Dans

ce temps-là, la votation se faisait à vive voix. Les Irlandais faisaient souvent le blocus au bureau de votation, histoire d'empêcher leurs adversaires de voter. Alors les fiers-à-bras s'armaient de «gounbes» (l'arme des charpentiers) et s'en allaient dans les châteaux-forts irlandais, soit au Cap-Blanc, soit au Fort Pick (dans le haut du Faubourg Saint-Jean) pour rétablir l'ordre».



Et le Pape, lui?

Le mot de la fin, d'après Marianna O'Gallagher: c'est l'histoire de l'avocat John Maguire, disciple, en 1837, du Louis-Joseph Papineau des QUATRE-VINGT-DOUZE RESOLUTIONS, ardent collaborateur du curé de la paroisse irlandaise en perspective, Patrick McMahon, qu'il soutenait alors contre les paroissiens de Notre-Dame, contre les marguilliers de la Fabrique, contre l'Archevêque de Québec et son suffragant de Montréal. Maguire, devenu juge de la Cour Supérieure, en 1877, déclarait coupables d'influence indue au profit des conservateurs, des prêtres du comté de Bonaventure, en Gaspésie. Leur évêque, Jean-Pierre-François Langevin, frère du ministre conservateur, sir Hector Langevin, excommunia le juge dans un geste qui paraissait être de représailles...

Par ailleurs, le Vatican voulait en finir avec ces rocambolesques histoires de vendetta politico-épiscopales du genre: «*Le Ciel est bleu, l'Enfer est rouge*». Ainsi venait-on de déléguer en Canada un évêque irlandais, ministre plénipotentiaire, George Conroy, lequel fut reçu à Québec par le maire Owen Murphy (encore un Irlandais!) qui lui présenta une adresse (en français ou en anglais, on ne sait guère). Le représentant du pape profita très discrètement de la circonstance pour annuler la décision de Monseigneur de Rimouski et permettre au juge Maguire d'assister à la messe à l'église irlandaise de la rue Sainte-Hélène tout fraîchement rebaptisée McMahon. ♦

La rue O'Connell fut nommée en l'honneur du patriote irlandais Daniel O'Connell. (Photographie de Louis-Prudent Vallée, 1872, Archives publiques du Canada).